

Les insoumises : états du corps

Gérard Grugeau

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

L'année cinéma 2016 — Figures de résistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84262ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grugeau, G. (2016). Les insoumises : états du corps. *24 images*, (180), 18–19.

LES INSOUMISES : ÉTATS DU CORPS

par **Gérard Grugeau**



Les vies de Thérèse (2016)

Rares sont les rôles porteurs pour les femmes au cinéma. Or, 2016 nous a offert les portraits de 4 figures féminines fortes et déterminées qui, chacune à leur façon, entraînent en résistance, corps et âme, pour affirmer leur libre arbitre face à la vie et aux injonctions d'un monde moderne en perte de repères et de plus en plus violent.

La résistance peut dans certains cas avoir été le moteur de toute une vie. Pour Thérèse Clerc, célèbre militante féministe française, il s'agissait au départ d'échapper à un destin lourd et exempt de désir : celui d'une bourgeoise rangée, mère de 4 enfants, qui, dans l'euphorie de mai 68, décide de tout plaquer pour vivre sa vie. Initiée au tout politique, cette fervente libertaire aura été de tous les combats : celui des féministes luttant pour le droit à l'avortement et la remise en question des rapports de sexe, celui des minorités sexuelles militant pour la reconnaissance des droits des homosexuels. Tous ces acquis gagnés de haute lutte ont déjà été déclinés avec conviction et sensibilité dans le précédent film de Sébastien Lifshitz, *Les invisibles* (voir entretien in 24 images 161). Mais le combat que décrit *Les vies de Thérèse* est d'une tout autre nature puisqu'à la demande de l'intéressée, le cinéaste a accepté de suivre les derniers moments d'une femme malade qui se met en scène pour pourfendre un ultime tabou : celui de la vieillesse et de la mort. C'est donc un corps vieillissant et souffrant qui est filmé ici dans ses gestes quotidiens, mais toujours en lien avec le corps social qui construit l'individu. De facture classique au sens noble du terme, le documentaire revient sur les luttes individuelles et collectives par le biais de témoignages et de documents d'archive pertinents qui rendent compte de l'évolution d'une société soudain délestée de ses carcans. En trouvant le bon équilibre entre les scènes d'intimité partagées avec Thérèse et ses proches (les enfants qui n'ont pas connu la même mère du fait de ses métamorphoses successives) et les plages silencieuses où le corps de Thérèse s'offre à nous sans fausse pudeur, Sébastien Lifshitz nous gratifie d'un beau moment de cinéma façonné en commun puisqu'un pacte tacite l'unit à son sujet. Chaque instant

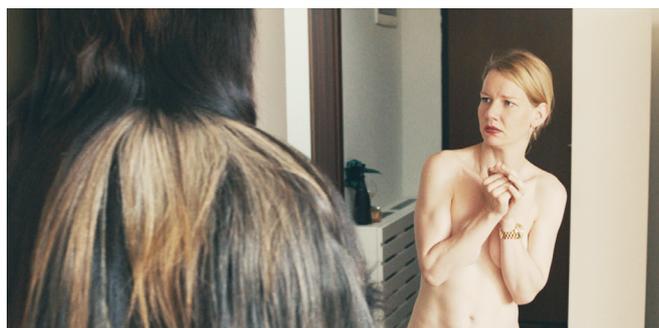
dérobé à la mort qui vient contribue ainsi au souhait le plus intime de l'infatigable militante : ne jamais abîmer la vie. En concluant son film en musique par l'évocation de quelques souvenirs heureux et moments parfaits qui ont marqué les multiples vies de Thérèse, le cinéaste dépose en nous le souvenir à jamais vivant d'une femme hors du commun.

Le corps frappé par la maladie est aussi présent dans *Aquarius* du Brésilien Kleber Mendonça Filho par le biais du personnage de Clara, résidante d'un vieil immeuble de Recife en bordure de mer qui fait l'envie de voraces promoteurs immobiliers. Malgré un cancer du sein qui a hypothéqué son existence, Clara, ancienne critique musicale à la retraite, n'a rien perdu de son amour de la vie, entourée qu'elle est de sa famille et de sa fidèle domestique. Même si la maladie n'est pas ici le thème premier, elle court à travers le film comme un fil d'Ariane aux multiples ramifications métaphoriques. Le corps mutilé de Clara entrevu furtivement au détour d'un plan a, de fait, un effet de sidération sur le spectateur dont le regard est soudain aspiré par cette béance qui vient trouser l'écran. Une béance comme une perte irrémédiable, qui renvoie de façon symbolique à un corps social mis à mal par les attaques virales d'un capitalisme sauvage, porté par une génération montante ambitieuse qui ne recule devant rien pour parvenir à ses fins. Plus avant dans le récit, la colonie de termites introduite dans l'immeuble pour faire fuir la sexagénaire de son appartement trouve une résonance actuelle dans l'image dégradée d'un Brésil dont le tissu cellulaire semble gangréné par une corruption rampante plus ou moins généralisée. Percant à jour les fourberies des promoteurs, Clara est dans ce contexte une figure de résistance solitaire venue d'une autre époque, mais rivée au présent dans sa

détermination orgueilleuse à se battre pour le lien viscéral qui la rattache à un certain art de vivre. Corps sexué à la sensualité irradiante, Clara est de plus incarnée par Sonia Braga (*Dona Flor et ses deux maris*, *Le baiser de la femme araignée*), égérie de la télévision et du cinéma brésilien, dont l'image iconique ajoute à l'entrelacs des temporalités dont joue subtilement le film. Magnifique portrait serti dans un format scope somptueux, *Aquarius* séduit par la force tranquille d'une femme qui oppose sa vibrante humanité au chaos et à l'absurdité du monde.

Ce déficit d'humanité qui afflige les rapports sociaux et économiques traverse aussi *Toni Erdmann*, la grinçante comédie de l'Allemande Maren Ade. Il en est même le motif central : comment rester humain dans un monde globalisé frappé de vulgarité. Si le film carbure à l'affection d'un père qui tente de garder un lien avec sa fille prise dans la jungle du néolibéralisme, c'est aussi le corps brutalisé et humilié d'Ines, assujetti aux diktats de la performance d'un système décérébrant qui émeut. Mais le film tout en dérapages à la poésie souvent morose n'est en rien didactique et manichéen. Avec sa caméra portée qui colle aux personnages, observés tous avec une même démocratie du regard, il enregistre les subtiles métamorphoses d'un être au corps raide et docile qui regagne sa part de dignité dans un champ social que la figure paternelle transforme soudain en un formidable terrain de jeu. Progressive, l'entrée en résistance de la jeune femme passera au final par la réappropriation de ce corps phagocyté lors d'un *Naked Party* qui nous vaudra la séquence la plus hilarante du film. D'une intelligence vive, *Toni Erdmann* est une comédie à l'ampleur inhabituelle qui ne fige jamais le sens. La réalisatrice se garde d'ailleurs de conclure sur une note trop rassurante. Certes, la vie reprend ses droits et Ines ferme le film alors que son père l'ouvrait. Moins clivée, plus en accord avec elle-même, elle repart combative pour un nouvel emploi au bout du monde. Mais si l'amour d'un père l'a sauvée, elle n'en retrouve pas moins l'angoissante réalité d'une jeunesse ballottée aux quatre vents d'un avenir aussi stimulant qu'incertain.

Cette incertitude peut prendre parfois des allures terrifiantes comme dans *Le disciple* du Russe Kirill Serebrennikov qui adapte avec un réel sens du cinéma la pièce *Martyr* du dramaturge allemand Marius von Mayenburg, tout en étant lui-même issu du milieu théâtral. Ce brûlot aux résonances actuelles à l'heure de tous les fanatismes religieux, met en scène un adolescent tout-puissant, perturbé par la lecture de la Bible dont il prend au pied de la lettre les commandements (la référence des versets qu'il cite s'inscrit à l'écran comme une incantation funèbre). À la crise mystique du garçon psychotique qui se sent investi d'une mission, le film oppose plusieurs discours qui s'avèrent tous inadéquats, dont celui, rationnel et scientifique d'une enseignante qui ne s'en laisse pas imposer et tente une autre lecture des saintes écritures pour contrer l'insoutenable. Aussi à l'aise pour défendre le port du bikini à la piscine que la libre orientation sexuelle ou la théorie de l'évolution (anti créationniste), elle n'arrive pourtant à rien face à l'adolescent qui se radicalise. Sans compter qu'elle doit bientôt affronter le milieu familial, ainsi que sa direction et une église en quête de perpétuels compromis. Par ses longs plans séquences mettant en valeur les diverses facettes d'un délire collectif contagieux, bientôt teinté d'antisémitisme, qui nourrit la



Aquarius, *Toni Erdmann* et *Le disciple* (2016)

dérive autoritaire, le film se charge d'une violence d'abord sourde puis de plus en plus frontale. *Le disciple* déploie ainsi avec brio une dramaturgie implacable où la lumière cède progressivement aux ténèbres alors que la mort vient frapper un jeune innocent au regard angélique. Congédiée au final par ses pairs, Elena revient sur ses pas après avoir croisé le fantôme de la victime. Bien décidée à tenir le fort, la jeune femme, dans un ultime geste de résistance, s'arrime symboliquement au territoire aussi bien physique qu'intellectuel qu'elle entend désormais défendre en clouant ses chaussures dans le plancher de l'établissement scolaire. Image puissante d'un corps insoumis qui se dresse, seul, face à un corps social délétère et incapable de répondre aux enjeux contemporains sinon par la répression aveugle. Irréfragable, *Le disciple* est un film sans concession qui nous regarde droit dans les yeux, appelant à l'éveil des consciences. 24

Tous ces films ont été présentés au Festival du nouveau cinéma. *Aquarius* est sorti en salles en décembre 2016 et *Toni Erdmann* prendra l'affiche en janvier 2017.